

## La Vierge de Nanterre

I

LA GAULE CHRÉTIENNE



À Rome païenne s'écroulait.

En vain les légions romaines avaient-elles refoulé au delà du Rhin les tribus germaniques, en vain avaient-elles poursuivi jusque dans leurs sombres forêts les druides redoutables, en vain s'étaient-elles emparé d'Alésia, le dernier foyer de la résistance gauloise ; en vain César avait-il traîné à son char de triomphe Vercingétorix, l'âme de la révolte ; la Rome païenne s'écroulait.

Cependant la tactique des vainqueurs était adroite entre toutes.

Ils n'humiliaient point leurs fiers ennemis, mal domptés. Tout d'abord, ils respectaient leur religion, leurs lois ; ils maintenaient l'autorité de leurs chefs et les privilèges de leurs villes.

Puis, lentement, ils faisaient disparaître le caractère de la race, exerçant leur influence sur l'agriculture, les arts, l'industrie, admettant les vaincus à la magistrature, au sénat même.

N'était-ce point le moyen de provoquer la fusion des peuples et d'assurer la stabilité de la conquête ?

Cette tactique ne s'exerçait pas seulement vis-à-vis du peuple soumis des Gaules. C'était une arme défensive contre le flot débordant des Saxons au nord, des Francs à l'est, des Allemands au sud-est ; les

Romains traitaient avec ces barbares et les incorporaient peu à peu à l'Empire.

Et les chefs de ces peuples à demi-sauvages, fascinés par cette organisation merveilleuse, par cette civilisation raffinée, briguaient avec ardeur un titre de consul, de patrice, de chef de milice, ou un mariage qui les fit entrer dans une noble famille romaine.

Que manque-t-il donc à cette Rome illustre dont la politique ingénieuse est capable d'assurer et d'asseoir les immenses conquêtes de ses légions ?

N'a-t-elle pas affermi sa puissance en créant les colonies de Nîmes et de Marseille ? N'a-t-elle pas fait de Lyon et de Narbonne des vassales de sa propre souveraineté ? N'a-t-elle pas imprimé son sceau ineffaçable sur Lutèce et sur Trèves ?



Elle a pu annihiler les vaincus, elle peut s'attacher les envahisseurs.

Que lui manque-t-il donc ?

Ce qui lui manque, c'est la jeunesse et la force.

La virilité s'éteint au contact de cette civilisation amollissante; elle étouffe en ces brocards d'or, elle périt sur ces couches moelleuses.

La vigueur manque à ces bras chargés de bijoux, le courage meurt en l'âme de ceux qui n'ont plus à combattre.

Les fils de la Rome civilisée n'ont pas sucé le lait de la louve antique; ils n'ont point connu les durs labeurs de leurs ancêtres, ils ne se sont point endurcis dans des luttes ingrates.

Ils ont des mercenaires et des esclaves pour les travaux pénibles.

A eux la vie du Forum, à eux la gloire des rhéteurs, les raisonnements des sophistes.

La Rome païenne n'a plus ni jeunesse ni force.

Le flambeau de l'Église s'allume et à sa clarté le peuple romain pourrait conquérir le monde.

Mais il n'a plus la simplicité de l'âme, l'enthousiasme ingénu qui font les néophytes.

Les sauvages venus du Nord ont une sève débordante; ils embrassent le christianisme ardemment et leurs passions violentes serviront avec violence la cause du Christ.

La puissance merveilleuse de l'Église s'élève lente, mais invincible. Son action est sûre. Elle gouverne avec autorité, et son organisation intelligente, sa règle de conduite invariable, ne dépendant ni du caprice d'un despote ni des agitations d'un peuple, la font civilisatrice du monde.

A ses jeunes champions, à ses adeptes enthousiastes, elle donnera tout l'éclat et la force d'une grande nation.

## II

### LA VOCATION DE GENEVIÈVE

Les habitants de *Nénotodurum* (Nanterre) sont dans l'allégresse. Germain, évêque d'Auxerre, et Loup, évêque de Troyes, doivent passer dans leur humble bourgade.

L'Église des Gaules envoie ces deux docteurs combattre dans la Grande-Bretagne l'hérésie de Pélagie; mais ils ne dédaignent point de s'arrêter parmi leurs frères, dans les plus modestes villages.

Dans la foule qui les entoure, une jeune fille, une enfant presque, les écoute avec recueillement; son visage n'exprime point la pieuse curiosité de tous ceux qui espèrent un miracle, elle n'attend pas que, sur le passage des hôtes illustres, les moissons deviennent plus abondantes, les troupeaux plus prospères et qu'à l'ombre de leurs vêtements tous les malades guérissent.

Elle désire recueillir de leur bouche les ensei-

gnements de foi et d'amour. Et sa figure, pensive, s'illumine d'un reflet angélique à la voix de Germain.

Le saint évêque est frappé de l'expression de piété répandue sur ce jeune visage. Il fait approcher l'enfant, la baisant au front avec bienveillance; il l'interroge sur elle, sur ses parents. Geneviève répond avec calme :

— Je me nomme Genovefa (Geneviève). Mon père a nom Séverus et ma mère Gérontia.

Puis il lui parle du Seigneur et l'enfant s'anime; elle découvre les trésors de son âme, sa foi ardente, sa douce charité, et Germain, faisant approcher Séverus et Gérontia, leur dit :

— Vous avez grand sujet de bénir le jour qui vous donna une telle fille; les anges se sont réjouis de sa naissance; ses vertus la rendront précieuse aux yeux de Dieu, et elle accomplira si parfaitement la résolution qu'elle a déjà prise de le servir que les hommes les plus parfaits se la proposeront un jour pour exemple.

Et, baisant au front celle qu'il regardait déjà comme une élue de Dieu, il l'emmena à l'église et, pendant tout le temps que dura la prière, il laissa sa main droite sur la tête de Geneviève à la vue de toute la foule.

La douce enfant ne sentait en son cœur aucun orgueil de cette distinction; mais une grande joie emplissait son âme; le saint évêque lui montrait sa mission avec toute l'autorité de son apostolat. Le soir, il la renvoya à ses parents en leur recommandant de la lui amener le lendemain.

Et, lorsqu'il revit Geneviève, il l'interrogea encore :

— Te rappelles-tu, ma fille bien aimée, les résolutions que tu as prises hier ?

— Oh oui, mon père !

— Te sens-tu de force à persévérer ?

Et, avec un radieux sourire, l'enfant reprit :

— Laissez-moi le jurer entre vos mains et donnez-moi votre bénédiction.

Son dessein de servir le Seigneur parut à Germain plus affermi encore que la veille; mais elle était trop jeune pour qu'il acceptât de bénir ses vœux.

Ayant aperçu par terre une pièce de cuivre le saint évêque se baissa pour la ramasser; le signe de la croix y était gravé; il la donna à l'enfant comme gage de cette mystérieuse alliance qu'elle désirait avec le Seigneur.

— Porte-la sans cesse sur toi, ma fille; elle te rappellera tes saintes résolutions; renonce à tous les ornements dont les femmes se parent et ne pense à acquérir que les vertus qui embellissent l'âme.

Geneviève était dès lors vouée à Dieu.

Sa vie se passa dans la prière et la contemplation; à l'exemple du divin Maître, elle se préparait, sans bruit et sans éclat, à sa grande mission.

Ses parents hésitaient à faire le sacrifice de leur



enfant; ils cherchèrent d'abord à entraver sa pieuse vocation. Un jour que Geneviève manifestait le désir de se rendre à l'église, sa mère s'y refusa; l'enfant insistait: il s'agissait d'une fête solennelle et l'obligation d'y assister lui semblait plus pressante.

Sa mère, irritée de la lutte, s'emporta jusqu'à frapper sa fille.

Une lueur étrange passa aussitôt devant les yeux de Gérontia; elle crut à un éblouissement, mais, ô stupeur! ses yeux ouverts avec effort ne voyaient plus. Elle avait été subitement frappée de cécité.

Cette punition céleste manifestait hautement les desseins de Dieu sur Geneviève.

Séverus, se souvenant alors des paroles de Germain au sujet de l'enfant et du témoignage de sainteté qu'il en avait rendu, engagea sa femme à obtenir sa guérison par le moyen de Geneviève.

Gérontia pria donc sa fille de tirer elle-même de l'eau du puits et de la lui apporter. Elle s'en lava plusieurs fois les yeux et recouvra entièrement la vue.

Ce miracle éclatant la détermina ainsi que Séverus à laisser Geneviève libre de son choix. Et la pieuse enfant s'adonna avec plus de ferveur qu' auparavant à la prière et aux bonnes œuvres.

Elle ne gardait point les moutons comme une pieuse légende se plaît à nous le représenter. Ses parents étaient riches et il n'était pas nécessaire qu'elle s'occupât de semblables travaux.

A un âge où elle aurait dû à peine connaître les occupations sérieuses, elle partageait sa vie entre la contemplation céleste et le soin des pauvres.

Aussi ses habitudes retirées, son caractère réfléchi affermissaient de plus en plus le dessein de son âme. Sa résolution devint inflexible.

A quinze ans elle se présenta devant l'évêque de Chartres, Julianus. Celui-ci fut comme Germain frappé de la piété de la jeune fille; il sentit en elle cette précoce maturité qui répondait de sa constance.

Il accepta qu'elle fit, entre ses mains, vœu de virginité et il attacha sur son front le voile des épouses du Seigneur.

A quelque temps de là ses parents moururent. Geneviève se retira chez sa marraine à Paris et y vécut dans l'austérité la plus rigoureuse, dans les jeûnes et les mortifications.

Le Seigneur visitait sa pieuse servante, il répondait à ses ardentes prières et à ses doux gémisse-

ments. Elle fut ravie en extase pendant trois jours consécutifs; ceux qui l'entouraient la crurent morte; la sérénité angélique empreinte sur son front leur semblait le signe des élus. Mais Geneviève, se levant, leur raconta que le Seigneur l'avait ravie en esprit et lui avait révélé les biens célestes réservés à ceux qu'il aime.

Les miracles suivirent les visions; la jeune fille guérissait les maladies les plus incurables, elle touchait les cœurs les plus incrédules et de toutes parts on accourut bientôt pour obtenir d'elle des grâces et des bénédictions.

Elle excitait le zèle des plus tièdes, elle suscitait de nouveaux chrétiens.

Mais si quelques-uns, profitant de ses pieux exemples, s'efforçaient de marcher à la suite de Geneviève dans le chemin de la perfection, il en était d'autres que cette réputation angélique irritait. Des envieux, des calomnieurs s'élevèrent de toutes parts.

Parce que cette vertu était inébranlable, ils employèrent des armes terribles. Ils n'hésitèrent pas à mettre en doute sa sincérité.

On l'accusa de fourberie, on prétendit que sa piété était feinte et ses austérités simulées.

Le pieux évêque Germain passait alors par Lutèce; ayant connu les discours que les envieux tenaient contre sa fille spirituelle, il en fut fort affligé. Il résolut de démentir ces calomnies indignes et de montrer à tous la sainteté de Geneviève.

Il se rendit chez la jeune fille, accompagné de ses détracteurs. Il la salua avec un profond respect et, la traitant avec la plus grande vénération, il l'entretint pendant quelques instants.

Puis s'adressant à ceux qui l'avaient suivi, il leur parla avec éloquence des vertus de la jeune vierge et, réfutant toutes leurs fausses accusations, il leur montra quel était son mérite devant Dieu.

Geneviève baissait la tête, reportant au Seigneur seul les louanges précieuses qui lui étaient adressées.

L'autorité de Germain était si grande qu'après son témoignage les ennemis de la sainte s'inclinèrent vaincus.

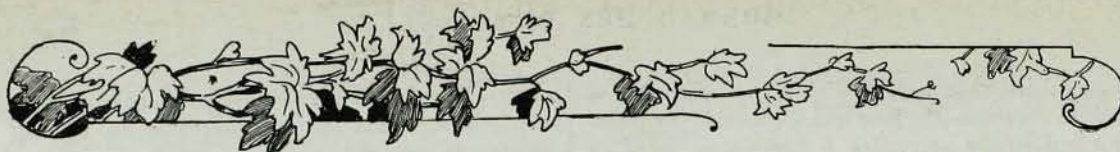
Et le doux rayonnement des vertus de Geneviève continua d'éclairer tous ceux qui l'approchaient.

CHARLES DE VITIS.

(La suite au prochain numéro.)







## BIBLIOGRAPHIE



TOUTES celles de nos lectrices qui aiment le *Récit d'une sœur* éprouveront une vraie jouissance à placer auprès de lui un livre qui le complète et l'achève, la remarquable biographie de *Madame Craven* (1), par Mrs BISHOP, une de ses amies anglaises, traduite avec talent en français. Cette femme si vive, si intelligente, en même temps que si bonne, y revit dans des lettres abondamment citées; la meilleure manière de nous rendre Mme Craven était, en effet, de la faire parler elle-même.

De récents articles ont donné une idée suffisante de l'intérêt qu'offre *Une Famille vendéenne*, par M. BOUTILLIER DE SAINT-ANDRÉ, ces mémoires appelés à juste titre : la Vendée vue à travers une âme d'enfant. Nous nous contenterons de les recommander aux personnes qu'attire cette époque si dramatique de notre histoire (2).

*Une Fille de France : la bienheureuse Jehanne* (3), a inspiré à Mme DE FLAVIGNY un très intéressant récit, moins austère que ses grandes vies de saintes. La figure délicate et mélancolique de cette fille de Louis XI, qui fut la fondatrice des Annonciades, s'y dessine encadrée dans un brillant tableau de son époque. C'est une lecture d'un vif attrait qui, par certains côtés, ne convient pas cependant aux plus jeunes de nos abonnées.

La même réserve doit être faite pour les brillants *Mémoires de la comtesse Potocka* (4), une Polonaise contemporaine de Napoléon, qui nous conte, dans un français d'une rare élégance, avec une verve piquante, la vie quasi royale des grands seigneurs polonais et l'accueil fait par eux à l'épopée impériale, éveillant pour leur patrie tant d'espérances irréalisées. Parmi les nombreux souvenirs publiés sur l'Empire, ceux-ci tiennent leur place et disent des choses qui n'ont pas encore été dites, avec cette finesse de femme d'un très grand monde jugeant ce monde nouveau. Ils sont en outre extrêmement amusants.

Mme CARETTE a fait œuvre excellente en rééditant à l'intention des jeunes filles une série de *Mémoires*, dus à des plumes féminines, d'où elle a

supprimé tout ce qui ne pouvait convenir à un jeune public, en y ajoutant une biographie très bien faite de chaque femme-auteur. A cette collection viennent de s'ajouter les *Mémoires de Mme de La Fayette* (1), l'aimable amie de Mme de Sévigné, dont notre journal a donné, il y a quelques années, le portrait littéraire.

Une autre charmante série analogue, due à un auteur anonyme, doit présenter l'éducation de la jeune fille depuis le XVII<sup>e</sup> siècle. Elle a débuté par deux volumes, le dernier tout récent : *Journal d'une élève de Port-Royal* (2) et *Souvenirs d'une Bleue*. Ce sont des mémoires fictifs, mais fort étudiés d'après l'histoire et les documents contemporains, et si la mutinerie de l'élève de Port-Royal est un peu « fin de siècle » par l'expression, les *Souvenirs d'une Bleue* sont exactement empruntés à l'histoire de Saint-Cyr et aux écrits de Mme de Maintenon. Ces jolis ouvrages, qui peuvent être lus même à quinze ans, apprendront beaucoup, sous une forme très récréative.

L'héroïne de *L'esprit souffle où il veut* (3), par JEAN DE LA BRÈTE, se trouve dans des conditions exceptionnellement douloureuses, et il lui faut une nature singulièrement haute pour y trouver la foi et la résignation. Différent des autres romans si gais, si étourdissants de verve, de cet auteur, celui-ci est mélancolique et émouvant; il semblera supérieur aux esprits déjà formés, pour qui il est écrit.

Les délicates esquisses : *En province* (4), par RENÉ BAZIN, ne sont pas précisément du roman. Il y a de tout dans ces tableaux de la vie provinciale : des paysages charmants, des portraits finement crayonnés, des anecdotes qui deviennent de courtes nouvelles. Cela rappelle le genre célèbre en Angleterre sous le nom d'*essays*; aussi par le style, fait de touches nombreuses et menues. Le nom de M. Bazin en indique la tendance morale.

N'oublions pas, en finissant, que nous sommes en Carême. Deux livres de l'abbé BOLO : *La Tragédie du Calvaire* et *La Résurrection* (5), s'approprient à cette période de l'année religieuse. Nous avons déjà fait l'éloge des ouvrages de cet écrivain; il a su, dans ceux-ci, renouveler un sujet souvent traité, par de belles et pieuses considérations.

A. CHEVALIER.

(1) Perrin, 35, quai des Grands-Augustins. — 3 fr. 50.

(2) Plon, rue Garancière. — 7 fr. 50.

(3) Lecoq, 50, rue Bonaparte. — 3 fr. 50.

(4) Plon. — 7 fr. 50.

(1) Ollendorff, rue Richelieu. — 2 fr. 50.

(2) Ollendorff. — 3 fr. 50 chaque.

(3) Plon. — 3 fr. 50.

(4) Calmann-Lévy, 3, rue Auber. — 3 fr. 50.

(5) Haton, 35, rue Bonaparte. — 2 fr. 50 chaque.





## TOUJOURS ET PARTOUT

SUITE



OMME l'avait prévu Pierre, le soir même, Faubert était chargé d'aller s'entendre avec les amis de M. Louvel ; et la rencontre à l'épée était fixée au surlendemain matin.

Yves de Kerhédren, accouru de Bretagne au télégramme de son beau-frère, voulut commencer par le gronder ; celui-ci lui ferma la bouche :

— Quand je t'aurai raconté tout dans les

détails, tu me diras ce que tu aurais fait à ma place.

Et ils passèrent gaiement la journée ensemble, beaucoup plus au plaisir de se retrouver et de se raconter mille choses qu'aux préoccupations du lendemain.

— Si seulement je pouvais voir Madeleine ! se répétait Pierre si souvent tout bas qu'il finit par le dire tout haut.

— Allons-y ! s'écria aussitôt son beau-frère. Prends le prétexte de me présenter, moi, de passage à Paris. Me présenter !... Pourquoi !... Ma foi, tant pis ! Si on ne comprend pas, qu'on le dise... Cela me fera plaisir, d'ailleurs, de connaître ma future sœur.

A cinq heures, ils étaient donc reçus boulevard Haussmann par M<sup>me</sup> de Mallevall, qui leur fit le meilleur accueil. La mâle beauté d'Yves, sa nature puissante, que l'on sentait vibrer sous des manières de la plus exquise délicatesse, s'imposèrent à elle dès l'abord ; et l'impression se confirma si profondément sous ce long regard de marin, sous cette voix franche et sonore, que, le soir, elle se répétait encore :

— Si je pouvais trouver un autre jeune homme aussi dans mes vues que Pierre de Kerhédren, ce serait ce marin, son cousin, d'ailleurs, le même nom, le même sang. Mon Dieu, c'est de ce sang-là que je veux mes petits-enfants ! Protégez Pierre demain ; gardez-le moi pour le donner à ma petite Madeleine.

Pierre, en effet, a tout raconté à M<sup>me</sup> de Mallevall ; il lui a déjà parlé longuement de Roberte ; il la prévient de la rencontre fixée au lendemain et lui répète avec émotion combien il aurait voulu voir Madeleine avant cela. Car... qui sait?... Il a confiance cependant ; il espère tellement être heureux un jour !...

Yves a plusieurs fois donné le signal du départ. M<sup>me</sup> de Mallevall les retient toujours, espérant laisser à Madeleine le temps de rentrer... En vain !

— Allons, mon cher enfant, que Dieu vous protège, quoique bien sûr, en cette occurrence, il ne vous approuve pas ! Je le prierai beaucoup pour vous demain matin. Envoyez-moi tout de suite des nouvelles. Ah ! mon Dieu, que je vais être inquiète ! Faut-il être fou, pour jouer ainsi avec l'existence !

— Madame, je me porte garant de Pierre ; c'est une fine lame, très ferme et très sûre. L'autre n'a qu'à se bien tenir...

— Charmante, la grand'mère, mon brave ! continue Yves en descendant... Et « charmante, la petite-fille », ajoute-t-il quelques instants après.

Car Madeleine les a croisés dans l'escalier ; elle remonte rapidement, déposée par sa mère, qui prolonge les courses ; elle a les yeux baissés, très aveuglés par le contraste entre le grand jour qu'elle quitte et la fraîcheur plus sombre de l'escalier. Elle salue machinalement Yves, qui s'est découvert ; mais, au moment de recommencer pour Pierre, sous une influence irrésistible, elle lève les yeux, et aussitôt s'arrête et lui tend la main.

— Mademoiselle, mon beau-frère, Yves de Kerhédren, que j'espérais avoir l'honneur de présenter à madame votre mère.

— Maman sera désolée. M. de Kerhédren est pour longtemps à Paris ?

— Arrivé ce matin pour repartir demain, mademoiselle.

— Oh ! quelle apparition rapide ! Vous avez trouvé ma grand'mère ?

Pierre est ému : si c'était la dernière fois qu'il la voyait ! Et pour une si sotte affaire ! Il les laisse causer tous les deux, là, gaiement, sur l'escalier, et a honte de se sentir pâlir. S'il pouvait au moins tout lui dire, être sûr que sa pensée le suivra, qu'elle aussi priera pour lui !



Elle le regarde avec inquiétude ;

— Vous êtes souffrant, monsieur de Kerhédren ? Vous avez l'air tout triste. C'est vous, monsieur, qui le rendez si malheureux ? Alors...

— Alors, allez-vous en bien vite ! C'est là votre pensée, n'est-ce pas, mademoiselle ? Eh bien, vous êtes très injuste. C'est Pierre qui mérite d'être grondé, et il n'aura mon pardon que demain. Vous seriez absolument de mon avis ; croyez-en un vieux père de famille.

— Si ce n'était pas indiscret, je voudrais bien que vous me fissiez juge.

— Demandez à madame votre grand'mère.

— C'est devant grand'mère que vous vous êtes disputés, et elle n'était pas de l'avis de M. Pierre ? C'est grave ! Allons, je vais voir cela.

— Mademoiselle, promettez-moi d'avance de me défendre, vous, au moins. Tenez, si par hasard vous y pensez, faites ce soir une petite prière pour moi.

Elle lève sur Pierre ses beaux yeux étonnés et tout à coup très tristes :

— Je n'ose rien demander ; mais pourquoi ne me parlez-vous pas plus franchement ? Je devine que vous vous trouvez sous le coup d'un malheur, d'un danger... un départ, peut-être ?

Yves sourit :

— Non, mademoiselle ; ayons tous confiance. Tout se passera pour le mieux, si vous lui souhaitez bonne chance. Il ne lui manque que cela pour être tout à fait invulnérable.

Madeleine n'osa pas dire qu'elle avait compris, mais son regard parla pour elle, allant de l'un à l'autre : Oh ! pourquoi faites-vous cela ? Et vous, comment ne pouvez-vous pas l'empêcher ?

Sans prononcer une parole, elle tendit ses deux mains, que Pierre baisa, et elle monta rapidement.

— Pauvre petite, répétait Yves, tu es content de l'avoir bien inquiétée ; tu te sens tout soulagé depuis qu'elle est triste. Egoïste ! C'est nature ! Quand je dois dire adieu à Alix, rien ne me fortifie comme de la voir pleurer. Si ému que je sois, non, rien ne me rend fort comme son désespoir. Pourquoi ? J'ai cherché souvent à analyser ce que j'éprouve alors... Te voilà tout gai, toi, maintenant. C'est vrai ; je ne puis te dire ce que ta physionomie a changé. Bravo ! Tu es paré.

— Oui, je crois que c'est ce pauvre Louvel qui va passer un mauvais quart d'heure. Tant pis, c'est de sa faute ; il avait qu'à ne pas venir me relancer...

En descendant les Champs-Élysées, ils cueillent Faubert, exact au rendez-vous, et tous trois s'en vont faire un petit dîner de gourmets avant de rentrer à Vincennes.

## XVI

Pierre est seul maintenant. Yves et Faubert se sont retirés chacun de leur côté, après une conversation assaisonnée de bons cigares, qui menaçait de se prolonger indéfiniment sans l'intervention raisonnable d'Yves. L'un et l'autre, sous des prétextes variés, ont bien renouvelé quelques apparitions dans la chambre de Pierre. Peut-être une nuance inavouée d'inquiétude pour le lendemain se mêle-t-elle tout à coup à leur confiante gaieté ?

— Vous m'assommez, finit par leur dire en riant leur ami. Je n'ai plus besoin de vous ; toutes mes affaires sont en ordre. J'écris un mot à Marie, et je me couche.

— Promets que ce mot ne dégénérera pas en XI<sup>e</sup> épître aux Corinthiens.

— Je tâcherai... Mais, vous, allez dormir !

— Promets, promets ; nous te donnons vingt minutes.

— Entendu !

— Tu nous crieras quand tu auras fini.

— C'est cela qui me retardera si je recommence à causer !

— Nous ne te répondrons rien. Crie seulement « bonsoir ». Voyons, tu ne peux pas refuser cela ?

Pierre les embrasse tous les deux, et s'installe à son bureau :

« Ma chère Marie,

« Je ne sais comment je dois t'apprendre ce pour quoi tu vas tant me gronder. Et avec raison, étant donné le seul point de vue divin auquel tu te places. Tiens ! pas de phrases, et que je me débarrasse tout de suite : je me bats demain !

« Avec qui ? peu t'importe. Le frère de cette Roberte dont je t'ai déjà parlé. Si cet Iroquois allait m'abîmer, m'éborgner... Je n'ai, avec mon amour, que mon intégrité à offrir à Madeleine ; au moins faut-il qu'elle reste complète.

« Je l'aime tant, vois-tu ! que, pardonnez-moi tous, c'est d'ailleurs la loi de l'Évangile, mais je serais prêt à vous quitter tous pour elle. Ma femme ! Que ce sera bon de lui dire cela ! Non, vrai, j'en suis fou. Ma demande n'est pas encore faite ; j'ai d'avance un allié dans la brave grand-mère, mais j'ai peur des parents, et je cherche à tourner la position, n'osant l'attaquer de front. Si j'allais être refusé ! Rien que d'y penser, cela me fait froid dans le dos ; mais, non, j'ai bon espoir. Madeleine m'aime, elle aussi ; pourquoi Dieu ne nous donnerait-il pas l'un à l'autre ?

« Nous avons pas mal causé ensemble depuis quelque temps ; je lui cherche un défaut, pour bien te montrer que je ne suis pas absolument



aveugle, et que tu peux croire aux enthousiastes litanies des lettres, à la lecture desquelles je te soupçonne fort d'avoir souri avec une indulgente incrédulité. Or donc, elle n'est pas aussi pieuse que... que toi, ce serait tout naturel, mais que... Alix, par exemple. Ne va pas pour cela la croire hérétique, schismatique, apostate ou excommuniée, non, mais, quelquefois, j'ai saisi à ce propos une nuance de regret chez sa grand'mère. C'est la religion du monde, des convenances. C'est très exact, très correct, comme partie intégrale et indispensable d'une éducation soignée. Il manque ce je ne sais quoi qui fait vibrer, qui fait que l'on sent Dieu considéré comme autre chose que comme quelque agent inconnu, auquel on paie un impôt machinal; qui fait, enfin, qu'on est religieux surtout avec le cœur. Chez la femme, en particulier, n'est-ce pas toujours le cœur qui doit paraître? Et Madeleine a un tel cœur! Aussi je ne suis pas inquiet: dès qu'elle aura placé là ce dont sa mère n'a fait qu'une espèce d'habitude, notre Mère à nous, ma vieille sœur chérie, pourra, de là-haut, admirer sans restriction la troisième fille que je veux lui donner.

« Au revoir! Si je m'écoutais, je causerais avec toi indéfiniment; il me semble que, plus que jamais, j'ai à te raconter, à te confier, à te consulter, mais on m'a fait jurer de ne pas dépasser minuit. Et toi aussi, n'est-ce pas, tu préfères que j'aie fait un bon somme pour paraître là-bas aussi reposé au physique que je suis calme au moral.

« Ce sont les grandes ailes blanches de ta prière qui me protégeront. Par elles, que Dieu me pardonne et que notre Mère me bénisse!

« Je t'écirai demain, dès mon retour, pour que le même courrier t'apporte les deux lettres.

« A toi de tout cœur,

« PIERRE. »

Et Pierre, fermant rapidement l'enveloppe, alla prendre, au-dessus de son lit, la photographie de sa mère, qu'il baisa avec émotion, à genoux, la tête dans les mains, le cœur plein d'une fervente prière. Quelques minutes après, au moment de souffler sa bougie, il se rappela la promesse exigée de ses deux voisins, et leur cria un gai bonsoir.

Il parlait encore que, simultanément, les deux portes s'ouvraient comme par un ressort, et, sans s'être donné le mot, les deux jeunes gens, obéissant à la même idée, accouraient embrasser leur ami. Celui-ci, tout ému de cette expression spontanée de leur si vraie affection, se jeta dans leurs bras, puis, tout à coup, ils ne virent plus que leurs blancs costumes, et c'est sur un fou rire qu'ils se séparèrent définitivement.

## XVII

Mme de Mallevall a entendu une ou deux messes avec toute la ferveur possible, mais sa pensée est beaucoup plus dans le bois de Vincennes qu'au pied de l'autel; trois fois, elle n'a pu s'empêcher de sortir fiévreusement pour interroger le boulevard. Enfin, elle reconnaît, derrière la glace du fiacre qui s'arrête, le visage de Pierre, mais blafard, décomposé, méconnaissable. Elle s'élance au devant de lui :

— Mon pauvre enfant! Vous êtes venu vous-même atteint comme cela! Où vous a-t-il blessé? Rentrez vous faire soigner tout de suite. Comment votre beau-frère n'est-il pas avec vous?

Elle a baissé la voix en l'attirant dans le vestibule de la chapelle, mais c'est plus bas encore que Pierre lui répond avec un frisson d'angoisse :

— Je n'ai rien, mais, plaignez-moi, madame, car je suis bien malheureux... Je l'ai tué!

Mme de Mallevall eut un premier mouvement d'involontaire satisfaction dans cette certitude que Pierre était indemne et vainqueur, mais ce fut un éclair; tout de suite, sa nature essentiellement bonne et chrétienne partagea la douleur du jeune homme :

— Mon pauvre ami! Tué sur le coup?

— Non, il vit encore, mais il n'y a pas le moindre espoir, disent les médecins; il s'est fendu sur mon épée...

— Tant qu'il y a de la vie, grâce à Dieu, qui sait, mon enfant? On revient de si loin!

— Oh! madame, que dire à Madeleine? Je suis un misérable; ne lui parlez plus jamais de moi, et priez pour moi: je suis trop malheureux!

Et craignant de ne pouvoir se contenir davantage, Pierre se sauva rapidement.

Quel flot tumultueux d'amères pensées se presse dans sa pauvre tête! Meurtier! C'est comme un écho qui l'obsède, un cauchemar qui l'étreint de fièvre, et finit par le faire se sembler à lui-même un assassin! Perdre Madeleine ainsi! Voir sombrer mon bonheur devant mon crime! Approcher Madeleine avec du sang dans les mains? Jamais! Je lui ferais horreur. Que n'est-ce moi qui suis atteint mortellement? Elle me pleurerait maintenant avec de douces larmes. Peut-être la verrais-je avant de mourir... et je mourrais alors si heureux!

Pierre passa la journée, enfermé dans sa chambre, désespérant ses amis par son mutisme absorbé, son silence plus désolant que les exclamations les plus désolées. Pas moyen de le décider plus à dîner qu'à déjeuner. Alors Yves se fâcha :

— Quoi qu'il soit arrivé et quoi qu'il puisse en résulter, pourquoi cette faiblesse, ce désespoir apathique? Si tu crois sentir ta conscience trop lourde, prouve-le autrement! Et si c'est l'idée de perdre Madeleine qui pèse le plus, chasse-la



En quoi as-tu démérité à ses yeux? C'est un malheur, un grand malheur d'avoir tué cet homme, mais celui-ci ne s'est-il pas tué lui-même par sa précipitation maladroite? Et un homme de quarante ans, qui avait conservé l'habitude d'aller aux salles d'armes, faire la réaction de sa douche! Voyons! Est-ce ta faute? Alors, il ne faut pas se battre... Il est bien certain que tu aurais pu te tenir tranquille. Pourquoi lui imposer un rendez-vous quand il était venu simplement te demander des explications sur ta conduite?

— Oh! tu ne parles pas sérieusement, s'écria tout à coup Pierre au jeune homme, qui avait atteint son but, et regardait, en dissimulant un sourire, son ami s'éveiller enfin. Aurais-je dû accepter son interrogatoire? Peut-être ensuite l'entendre parler d'excuses. Réponds avant de m'accuser. Dis-moi ce que tu aurais fait à ma place?

— Exactement ce que tu as fait... jusqu'à ton retour de Vincennes du moins, car ensuite... non! C'est mal, en théorie, de se battre en duel, et surtout de tuer, mais le bon Dieu n'est pas aussi sévère là-dessus pour des soldats que pour des capucins ou des marchands de carton-pâte. J'aurais été tout de suite lui raconter la chose, et surtout plaider les circonstances atténuantes. Puis... vogue la galère! Ma foi, tant pis!

— Tant pis?... Hélas! que veux-tu : jamais je n'aurais le courage d'aller, radieux de bonheur, demander la main de Madeleine, pendant qu'une femme suivrait le corps de son frère, tué par moi. Cela nous porterait malheur.

— Allons, pas d'exagération! Va demain, sans arrière-pensée, rassurer Madeleine. Tu lui présenteras mes hommages. Je regrette de ne pouvoir retourner chez ces dames avant mon départ.

— Tu files si vite?

— Mais oui : Alix doit être pressée d'avoir autre chose que mon télégramme. As-tu pensé au moins à envoyer des nouvelles à Marie?... Quelle semonce tu vas recevoir d'elle!

### XVIII

Pierre a été mandé chez son général, un vieil ami des Kerhédren. Ils ont eu ensemble une longue conversation, très longue et très cordiale, mais dont la conclusion a été celle-ci :

— Vous ferez bien de changer d'air; M<sup>me</sup> Darmeuse, très intrigante, a des influences puissantes, deux ou trois députés dans sa manche, dont celui du département... Or, ce duel; la mort (ou tout comme, car il ne traînera pas huit jours) de son frère; son animosité; son chantage... J'ai d'ailleurs une occasion inespérée à vous offrir. On me demande de désigner un officier pour le Tonkin; j'ai immédiatement pensé à vous. Le pa-

quebot qui emmène les troupes part le 20. Allez chercher là-bas le ruban rouge et votre troisième galon.

Pierre est soldat dans l'âme, nourri dès le berceau des plus nobles traditions de famille; mais il a senti son cœur prêt à défaillir en parlant des rêves de bonheur prochain qui sombrent devant cette offre, acceptée pourtant avec reconnaissance. Partir! Partir juste au moment où M<sup>me</sup> d'Altemare elle-même semblait l'agréer. Car il ne se fait pas d'illusions; il a été reçu par elle avec une amabilité très soulignée, alors qu'il se présentait timidement, plein de dégoût pour lui-même. Et comme elle doit savoir maintenant le but de ses assiduités, si elle l'accueille ainsi, c'est qu'elle consent.

En effet, par un bizarre revirement de femme mondaine capricieuse, la mère de Madeleine semblait tout à coup prendre goût à l'idée de se donner pour gendre celui qu'elle appelait un jeune héros d'aventures; rien dans les qualités sérieuses, incontestées de Pierre n'avait autant de prestige à ses yeux que cette histoire de duel, de victoire, de mort.

— De plus en plus à la mode, ce Kerhédren, avait-elle dit à sa mère. Je conviens qu'auprès de lui Céral est un peu pâle. Quel brillant garçon! On peut désirer, en effet, avoir un mari comme cela. S'il avait seulement un peu de fortune! Mais rien, tu m'avoueras que c'est peu. Et n'y a-t-il rien non plus en perspective? Cela ferait un gendre charmant. J'ai toujours eu un faible pour les bretteurs.

— Mon pauvre Pierre, un bretteur! soupire tout bas la vieille dame; mais elle se garde bien de détruire un argument, quel qu'il soit, en faveur de cette cause.

Et c'est ainsi que Pierre avait été si bien reçu par la mère de Madeleine, qu'il pouvait la croire gagnée aussi à ses vues et qu'il se sent prêt à céder de nouveau au désespoir en pensant que, dans huit jours, il naviguera vers l'Asie!

Le général a promis de ne l'y laisser que très, très peu de mois; six au plus, a-t-il dit. Mais en six mois, qui sait?... Quand on est si loin! Et ce n'est pas du tout aux dangers de tous genres, bientôt affrontés, qu'il pense, mais à ceux qui attendent son souvenir dans la vie mondaine de Madeleine.

Il va redire tout cela, le cœur très attristé, à la quiète atmosphère de Kerhédren.

— Embarqué, toi aussi, mon vieux Pierre! C'est trop! lui répète Alix en l'accompagnant à la gare de Plouharnel, avec le petit Yves, enchanté, lui, de croire son oncle devenu marin « comme papa ».

Et elle lui donne un long et doux baiser, là, au pied du Calvaire où ils s'arrêtent ensemble, près des âmes bien aimées qui dorment pour toujours.



— Reviens vite pour être heureux, bien, bien heureux avec celle que tu aimes. Je prierai pour toi et pour elle tous les jours.

C'est l'adieu de celle-ci que Pierre a gardé pour le dernier, car il faut fuir tout de suite après, fuir loin, du premier coup, et sans se retourner... il ne partirait plus, peut-être, s'il lui restait le temps d'hésiter.

Il arrive à Mont-Evron pour la dernière fois. La dernière fois! Est-ce possible? Et sous cette impression qu'on va perdre les choses, on les regarde comme jamais on ne les avait encore regardées. Il semble que ce soit une connaissance nouvelle à faire; on étudie chaque détail, jusque-là passé inaperçu.

Il examine la grille large ouverte sur l'avenue, dont le sable scintille au soleil et grésille sous les pas.

— Venez déjeuner, si vous pouvez, jeudi; à la veille d'un tel départ on n'est pas maître d'avance de son temps, ne vous gênez donc en rien; votre couvert sera mis, mais nous ne vous attendrons pas.

Et Pierre est content de cette incertitude qui le laisse arriver seul, comme il veut, buvant du regard toutes les choses qui ne lui redisent qu'un nom.

Il a dû pleuvoir cette nuit : les feuilles sont si brillantes, et tout sent si bon! Et de grosses limaces brunes se traînent encore le long des bordures humides. Madeleine a tellement horreur de ces vilaines bêtes gluantes! Quel gentil petit cri, l'autre jour, au moment de poser sur l'une d'elles son petit pied!

Voilà maintenant l'allée qui coupe à angle droit — pourquoi là cet angle si droit? — la grande avenue et qui conduit au petit bosquet où lit toujours Madeleine. Pierre s'y engage vivement, à la fois pressé d'arriver et ne pouvant s'y décider, tant son cœur bat violemment... s'arrêtant alors à mainte considération insignifiante, qui prolonge le charme angoissé de ce dernier trajet... Que de toiles d'araignée dans le sentier qui s'enfonce au milieu du petit bois! Pierre est furieux de ne pouvoir s'en dépêtrer qu'en écrasant un grand faucheur sur ses gants rouges immaculés. Cela vaut encore mieux que sur le gilet blanc, mais arriver défraîchi devant Madeleine? Non, la souplesse du feutre perd vite l'empreinte d'une branche trop hardie, et son frais ton gris est aussi intact que celui de tout le costume.

Pierre est charmant ainsi, svelte, jeune, élégant, sa belle tête plus noble, plus fière et plus douce que jamais, oh! douce, douce surtout quand il s'arrête à l'entrée du fourré, se penchant silencieusement à gauche vers le banc où rêve Madeleine.

Elle aussi, vêtue de sa simple robe blanche, est plus charmante que jamais; et qui verrait ces deux êtres se rapprocher l'un de l'autre les dirait créés

l'un pour l'autre et voudrait que cet instant, que l'on sent vibrer suprême, fût celui de la réunion et non celui de l'adieu.

Son livre est fermé à côté d'elle; pourquoi même feindre de le tenir ouvert, puisque l'épais bouquet de bois auquel elle est adossée la sépare du château. Son regard erre, perdu, entre le ciel tout bleu et la grande prairie bien verte qui rejoint là-bas l'étang et les autres grands bois; ses deux mains restent croisées sur ses genoux, comme dans une prière, et de ses yeux, qui brillent de plus en plus, s'échappent tout à coup deux grosses larmes.

— Pierre!... Ce cri jaillit de son cœur à la vue du jeune homme debout devant elle. Bonjour, monsieur, reprend-elle aussitôt.

Mais lui a saisi ses deux mains :

— Ne vous reprenez pas, je vous en conjure; cela me semble si bon de vous entendre dire mon nom! Répétez-le encore; voulez-vous, Madeleine?

— Une fois encore, Pierre, et ce sera la dernière. Jugez donc : si j'en prenais l'habitude et si l'on m'entendait!

— L'habitude! Hélas! prenez-la aujourd'hui. Vous aurez si vite et si longtemps occasion de la perdre... et de l'oublier!

— C'est bien mal ce que vous dites là.

— Pensez donc! Six mois, huit mois, que sais-je? Peut-être un an!

— Alors, vous comptez m'oublier, vous?

— Si j'étais aussi sûr de vous que de moi, je partirais bien crânement.

— Et c'est pour me dire ces vilaines choses que vous avez pris le train de bonne heure?

— Jurez-moi que je me trompe. Je vous crois toujours.

— Regardez, incrédule, ce que je lisais en pensant à vous, ce que je sais par cœur, plutôt, depuis le jour où vous m'en avez parlé... Et allongeant sa main vers le livre, un volume de V. Hugo : Asseyez-vous là, que je vous le montre.

Et le livre s'ouvre tout seul à la page où deux mots se détachent, soulignés et resoulignés au crayon :

#### TOUJOURS ET PARTOUT

— Tenez, il est à moi personnellement, je puis vous le donner; ainsi, vous l'apprendrez par cœur, vous aussi, avant de partir... Partir!... Je ne puis me faire à l'idée de votre départ si loin, si loin, au milieu de tant de dangers. Je mourrai de peur. Et comment avoir de vos nouvelles? Christian n'est jamais là. Par grand'mère? Oh! oui, c'est cela, vous écrirez à grand'mère.

— Avec bonheur! Mais M<sup>me</sup> de Mallevall me répondra. Vous y veillerez, n'est-ce pas? Je guetterai les courriers avec tant d'impatience! Et votre livre me tiendra compagnie en attendant. Comment vous remercier de ce souvenir? Il ne me quittera plus, plus jamais, je vous le promets



Ils causaient encore quand l'église du village commença à lancer gaîment les sonneries de l'*Angelus*.

— Déjà ! Déjà midi ?

— Et nous allons être en retard comme l'année dernière avant dîner, vous souvenez-vous ? Reprenez vite l'avenue ; on croira que c'est la faute du train, pour vous. Et, moi, j'arrive souvent quand tout le monde est à table. Je courrai par le sentier de la prairie.

## XIX

Après le déjeuner, le café sous la véranda aux stores bien clos, le chant de Madeleine qui, sur la demande de sa grand'mère, s'est mise au piano pendant qu'on laisse tomber un peu la chaleur de midi, M<sup>me</sup> d'Altemare a proposé d'aller chercher l'ombre du bois, certain petit coin trop frais dès que l'on n'étouffe pas partout ailleurs.

On s'est installé là-bas sous les grands chênes qui laissent passer si peu de soleil, dans leur puissante ramure, que vraiment chacun félicite M<sup>me</sup> d'Altemare de son idée ; on est bien dans cette fraîcheur obscure, surtout après le coup de soleil de la traversée des pelouses. Il y a un instant de silence et de jouissance pour tous, avant que la conversation ne reprenne son allure pleine d'entrain ; pleine d'entrain entre M<sup>me</sup> d'Altemare sur-tout et Pierre, qui refoule bien loin tout ce qu'il sent d'émotion. Et si Madeleine et sa grand'mère le sentent profondément triste, jamais M<sup>me</sup> d'Altemare ne l'a trouvé aussi aimable.

Un coup de cloche retentit,

— Tiens, une visite ! Si tu allais voir, Madeleine ? Ah ! ce doit être le notaire ; quel ennui que ton père soit absent ! Allons, M. de Kerhédren, vous allez m'accompagner jusqu'au château. C'est une corvée, n'est-ce pas ? mais j'ai à causer avec vous. Vous viendrez retrouver ces dames ensuite, ...J'ai à causer avec vous ! Le cœur du jeune homme bondit. Quelle autre chose pourrait-elle avoir à lui dire ?

Mais c'est l'histoire du duel que M<sup>me</sup> d'Altemare, comme elle le dit tout de suite sans détours, grille de savoir dans tous ses détails. Pierre s'attendait à une autre entrée en matière. Il est vrai qu'elle a accompagné sa série de questions d'un « n'ai-je pas des droits à tout vous demander » ? qui le remplit d'espoir, et il saisit cette occasion de raconter tout, absolument tout. N'est-ce pas providentiel de pouvoir aussi discrètement et aussi complètement faire connaître ses sentiments pour Madeleine, le vœu formé depuis longtemps, les moments de vide désespéré, les alternatives de crainte et d'espoir, l'espoir dominant enfin, et le duel, et ce départ venant se mettre au travers de tout.

Il a tout dit, tout ce qui est son vrai roman, avec une éloquence qui l'étonne lui-même, sachant s'arrêter dès que, parlant de lui, il reconnaît chez son interlocutrice certain regard avec lequel Christian hausse les épaules et répète : « Allons, voilà que vous allez le faire à la passion ! » ; sachant, au contraire, aimablement insister quand il la sent captivée par son récit, par son charme personnel.

— Je vous remercie beaucoup, monsieur de Kerhédren ; ce pauvre tabellion ne se doute pas de l'instant charmant que j'ai passé, pendant qu'il pestait sans doute en m'attendant. Ne restez pas trop longtemps là-bas, et donnez-nous signe de vie, n'est-ce pas ? Au revoir, à bientôt !

— C'est un espoir vrai que vous me donnez, madame ? Sans cela je vous demanderais la permission de ne pas vous dire : Au revoir !

— Oh ! mais vous êtes terrible ! Vous brouiller comme cela avec tout le monde ? Non ! Au revoir !

Elle lui tendit la main et se retournant au haut du perron :

— Au revoir ! lui cria-t-elle avec un dernier signe de main tout amical.

Pierre la suivit des yeux, empoigné tout à coup par un désir violent d'avoir une vraie promesse... Mais, n'en était-ce pas une ?

Et fatigué par cet instant de conversation comme par dix ans de lutte, il reprit lentement le chemin du bois.

La vue de Madeleine, triste et silencieuse auprès de sa grand'mère, renouvelée et ravive tout ce qu'il tâchait de renfermer, et c'est les larmes aux yeux qu'il s'approche d'elle :

— A quoi pensez-vous, mademoiselle Madeleine ? Vous avez l'air triste.

Elle le regarde avec étonnement et reproche, tandis que c'est sa grand'mère qui répond :

— Etes-vous aussi gai vous-même que vous le paraissiez tout à l'heure ?

— Hélas, non, madame. Et le sacrifice que je vais avoir à faire m'épouvante tellement que je n'ose pas y arrêter mon esprit. Ma seule consolation sera de prendre pour une promesse l'« Au revoir » que vient de me dire M<sup>me</sup> d'Altemare et de garder l'espoir que M<sup>lle</sup> Madeleine voudra bien la ratifier.

Celle-ci levant la tête et le regardant bien en face, de ses beaux yeux mouillés, lui tendit la main et la lui laissa conserver dans les siennes.

— Bénissez-nous, madame, dit Pierre à genoux devant la jeune fille qu'il attira doucement vers lui. Bénissez-nous, cela nous portera bonheur.

— Oh ! de tout mon cœur, mes chers enfants. J'aurais été si heureuse de vous suivre à l'autel de mes meilleures prières et de mes meilleurs vœux ! Je l'ai tant demandé à Dieu ! Me gardera-t-il jusqu'à votre retour ? Si oui, qu'il me prenne alors le jour même où je pourrai vous donner ma petite



Madeleine. Si non, ce sera mon seul regret en quittant ce monde.

Elle se tait, trop émue à son tour et ne pouvant plus arrêter les larmes qui obscurcissent ses pauvres yeux déjà si voilés ; et, comme à travers un nuage, elle regarde encore pourtant ces deux êtres si beaux, si jeunes, si bien faits l'un pour l'autre.

— Alors, vous, madame, vous me promettez Madeleine ?

— Si cela dépendait de moi, vous la laisseriez avec votre bague au doigt et vous lui écririez comme à votre fiancée.

— Et vous, Madeleine ?

Sans doute, la réponse, prononcée très bas, suffit à Pierre, car un rayon de vrai bonheur illumina son visage...

Mais se dégageant avec douleur et se relevant brusquement :

— Et il faut partir !

Quand il voulut baiser la main de la vieille dame, celle-ci l'embrassa maternellement à plusieurs reprises, lui recommandant encore d'être bien prudent, de lui écrire beaucoup de détails et de revenir le plus tôt possible.

— Je ne vous accompagne pas ; puisque vous avez refusé la voiture, Madeleine va vous montrer le raccourci. Ne manquez pas votre train, partant ce soir pour Marseille ; ce soir ! déjà, mon Dieu ! Et quel départ ! quel voyage !

Madeleine n'a plus la force de dire un mot, ses lèvres tremblent, et elle se laisse soutenir par le bras du jeune homme.

— Vous avez mon livre ? dit-elle enfin.

— Le voici ! Et voyez ce que votre excellente grand'mère m'a mis au milieu.

— Ma photographie ! Et pourquoi n'ai-je pas la vôtre ?

— Si je l'avais moi-même, je vous l'enverrais en rentrant.

— Comment ! vous n'en avez pas une ? Promettez-moi de vous faire faire tout de suite en arrivant là-bas. Il y a bien des photographes au Tonkin ?

— Peut-être à Hanoï.

— Promettez alors ?

— Je vous promets tout ce que vous voulez, tout !

— Alors, promettez de penser quelquefois à tout ce que je chante en pensant, moi, toujours à vous. Et puis soignez-vous beaucoup, ne restez pas où il y aura la fièvre, le choléra ; n'allez pas où l'on se battra... Mais vous ne voulez plus promettre tout cela : je le vois bien.

— Vous aimeriez un poltron ?

— Non. Mais vous soigner ? Cela, au moins, ce n'est pas être poltron. Si vous revenez tout changé, défiguré, jauni, sans dents, sans cheveux, je ne vous reconnaitrai plus et maman ne voudra pas !

— Oh ! quel portrait ! Alors, vous me refuserez peut-être après l'examen de retour ?

— Pas moi, voyons ! Même si vous êtes tout jaune et tout chauve. Mais je vous aime mieux comme cela !...

Ils étaient arrivés à la limite de la propriété, sur la lisière du petit champ qui restait seul à traverser pour atteindre la gare. Pierre, la tête découverte, se tenait immobile, le regard fixé sur Madeleine. Le soleil, plus bas, les couvrait de rayons obliques, très chauds encore ; un oiseau chantait dans l'arbre au-dessus de leur tête. C'était l'heure d'apaisement qui précède la sereine mélancolie des soirs.

Un long sifflet strident paralysa le chant de l'oiseau et une blanche colonne de fumée se montra là-bas dans le soleil.

— Adieu ! dit simplement Pierre.

— Au revoir, mon fiancé.

— Embrassez-moi, Madeleine. Votre grand-mère le permettrait.

... Puis, franchissant la haie d'un bond, il traversa le champ d'un temps de course et sauta dans le train déjà ébranlé.

Penché tout entier hors de la portière, il reconnaît maintenant le coin de haies, l'arbre ébranché où chantait l'oiseau, la robe blanche et le mouchoir de Madeleine immobile, et le regard même qu'il sent chercher le sien, comme pour ratifier les promesses de ce premier baiser.

JEAN-MARIE.

(La suite au prochain numéro.)

## SAGESSE

*Le ciel est, par dessus le toit,  
Si bleu, si calme !*

*Un arbre, par dessus le toit,  
Berce sa palme.*

*La cloche, dans le ciel qu'on voit,  
Doucement tinte.*

*Un oiseau sur l'arbre qu'on voit  
Chante sa plainte.*

*Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là  
Simple et tranquille,  
Cette paisible rumeur-là  
Vient de la ville.*

— *Qu'as-tu fait, ô toi que voilà,  
Pleurant sans cesse ;  
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,  
De ta jeunesse ?*

PAUL VERLAINE





## CHEMIN MONTANT

SUITE

VIII



Eh bien, Françoise, ces débuts dans le monde, comment cela marche-t-il ? questionna Raoul Vernède, quelques semaines plus tard, en entrant dans le salon où Françoise, les mains soigneusement gantées, occupait la demi-heure précédant le déjeuner à cultiver les plantes de ses jardinières.

— Cela ne marche pas, cela court ! répondit la jeune fille avec une mauvaise humeur à demi affectée, à demi réelle ; depuis moins d'un mois j'ai eu trois bals, quatre dîners et trois soirées à l'Opéra !...

— En effet, dit M. Vernède, c'est se plonger de suite en pleine bataille avec vigueur.

— A tel point que bientôt je n'aurai plus le temps de faire autre chose. J'ai déjà été obligée de rogner un peu mes heures d'études de piano ; l'autre jour, à mon cours d'harmonie, j'avais presque envie de dormir, M<sup>me</sup> du Breuil ayant voulu absolument, la veille, me faire rester pour un cotillon auquel je ne tenais pas du tout. J'ai failli, l'autre matin, oublier de commander le déjeuner, tant l'Opéra me chantait dans la tête... Enfin, c'est un désastre !

— Le premier feu est toujours un peu dur à essuyer pour un conscrit, dit Raoul Vernède, riant ; vous vous y ferez peu à peu et les choses rentreront dans l'ordre. Mais, au fond, comment aimez-vous tout cela, franchement, dites-moi ?

— Comment j'aime cela ? répéta Françoise, s'interrogeant. Eh bien, voilà : les dîners m'endorment ; vous savez, ami, je ne suis pas bavarde, je ne sais parler qu'aux gens que j'aime, aussi je ne trouve rien à dire à mes voisins, et d'habitude ils mangent de si bon appétit, du reste, que je

me ferais scrupule de les interrompre ! Les bals ne m'amuse pas beaucoup plus ; je ne puis m'empêcher de penser qu'il est bien bizarre, de la part de gens civilisés, de se réunir ainsi pour sauter et tourbillonner pendant des heures, comme des sauvages et même d'une façon moins pittoresque.

— Oh ! cela sûrement ! affirma Vernède, diverti ; mais, voyons, on vous a fait des compliments, je suppose, et ce n'est peut-être pas désagréable, ni ennuyeux ?

Françoise le regardait, ouvrant ses grands yeux avec une franchise et une candeur qui n'étaient pas jouées.

— Des compliments ? Oh oui ! mais si bêtes ! non, si bêtes que je n'ai pas pu quelquefois m'empêcher d'en rire, quand ils ne me mettaient pas en colère tout au fond de moi. Voulez-vous que je vous répète les plus gros, ami ?

— Voyons un peu... fit Vernède, sans arriver à déguiser sa curiosité.

— Eh bien ! on m'en a fait sur ma toilette, d'abord, ce qui me laisse tout à fait froide. Puis on m'a dit que j'avais de beaux yeux ; je suis sûre qu'on en a dit autant à toutes les jeunes filles présentes ; nous avons toutes de beaux yeux, c'est entendu ! Est-ce assez banal !... On m'a dit que je possédais une voix délicieuse et que je devais chanter comme un ange (compliment par supposition, celui-là) ; que mon pied...

— Que votre pied ? reprit Vernède avec impatience, comme Françoise s'interrompait pour arroser une plante. Quel est l'animal qui a imaginé de vous parler de votre pied ?

— Oh ! je serais bien en peine de vous le dire, affirma-t-elle en riant. Je ne me rappelle même plus au juste ce que c'était... Ah oui ! que Cendrillon n'aurait jamais épousé son beau prince si j'avais pu me mettre sur les rangs au concours de la pantoufle. En avez-vous assez, ami ?

— Est-ce que c'est tout ?

— Oui... à peu près, répondit la jeune fille rougissant un peu ; c'est-à-dire qu'il y en a encore un, mais j'aime mieux ne pas vous le répéter.

— Voyons, Françoise, insista Raoul Vernède, commençant à trahir quelque agitation. A moi ? Un compliment que vous ne pouvez pas me répéter à moi ! c'était donc bien fort ?

— Fort ? Oh ! pas fort du tout, mais cela ne m'a



pas fait plaisir. Voilà : je dansais avec M. Fresnoy, qui est si grand, et il me semblait que j'étais réduite à l'état de pygmée ! Pendant la ritournelle du quadrille, il n'avait pas besoin de lever le bras, je passais dessous comme sous l'arche d'un pont ! Alors, il m'a dit, avec un sourire qui découvrait toute une rangée d'immenses dents : « Les petites femmes sont le chef-d'œuvre de la création ; c'est chez elles qu'on trouve le triomphe de la grâce, bien préférable à la majesté ».

— Eh bien, quoi donc ? fit Raoul Vernède soulagé. Je trouve le compliment un peu poncif et académique, mais voilà tout.

— Évidemment, cela ne vous fait que cet effet là, à vous : vous ne savez pas ce que c'est d'être trop petit. Mais quand on a, comme moi, toujours rêvé d'être grande, recevoir un compliment sur sa petite taille, c'est d'une ironie amère, c'est presque une injure ! exclama Françoise, en faisant marcher, avec énergie et indignation, son petit sécateur d'acier à travers les feuilles des primevères qui garnissaient les jardinières.

— Par exemple, observa Vernède amusé, je ne vous croyais pas capable d'une faiblesse de ce genre ! Une petite... pardon ! une personne sérieuse comme vous, qui s'en serait douté ? Et pourquoi auriez-vous tant voulu être grande ? Pour avoir l'air d'une impératrice, suivant le dire de Rosée ?

— Non, mais parce que cela est plus... harmonieux. Dans les petites tailles, il y a presque toujours quelque chose qui dérange l'ensemble, qui n'est plus en harmonie enfin ! Les grandes tailles, c'est beau comme les grands accords parfaits !...

— Du diable si j'aurais jamais imaginé de faire entrer de la musique dans cette question-là ! interrompit Vernède en riant. Mais puisque nous en parlons, dites-moi si l'Opéra vous laisse froide comme le reste, petite Minerve ?

— L'Opéra me laisse froide ! se récria Françoise, mais je l'adore, l'Opéra ! Tenez, ami, je vous dis tout, à vous, eh bien, l'Opéra, je l'aime trop, même ! Pendant plusieurs jours, quelquefois, cela me poursuit ; les airs me chantent aux oreilles, dans la tête, et je ne peux pas m'empêcher de les écouter, ce qui me fait oublier mille affaires plus importantes. Aussi, termina-t-elle d'un ton austère, et fronçant sévèrement le sourcil, il ne faudrait pas que j'y allasse trop souvent.

— Je retrouve Françoise, dit Raoul Vernède souriant. Tout à l'heure, la question des petites et des grandes tailles me l'avait un peu fait perdre. Et... Mme du Breuil ?... Comment vous... entendez-vous ? Êtes-vous contente de son chaperonnage ?

Françoise resta une minute sans répondre ; ses mains, jusqu'alors si actives, reposaient, immobiles, sur le bord de la jardinière.

— Mme du Breuil, prononça-t-elle enfin, lentement, avec une soudaine froideur dans la voix, est très aimable, comme elle l'a toujours été, et pleine de prévenances pour moi ; l'autre soir, je

vous le disais tout à l'heure, elle a voulu à toute force rester au cotillon, quoique je l'eusse suppliée de ne pas s'imposer cette fatigue à cause de moi... Mais...

— Mais ?... répéta Vernède.

— Eh bien ! pour vous dire la vérité, ami, reprit la jeune fille, relevant la tête et le regardant fixement, je ne comprends pas très bien ce prétendu rôle que papa a voulu lui assigner auprès de moi ; car, en réalité, excepté dans cette unique circonstance du cotillon, je n'avais nul besoin d'elle, papa restant là toujours. Les soirs où nous sommes allés à l'Opéra, par exemple, elle nous a encore accompagnés ; en quoi était-ce nécessaire ? Et mon père m'a reproché de n'avoir pas été assez aimable, assez causante ! Est-ce qu'on va à l'Opéra pour causer ? C'est, il est vrai, ce que papa et Mme du Breuil ont fait à peu près tout le temps... Non ! il y a quelque chose que je ne comprends pas.

Vernède, le regard vague, tortillait sa moustache.

— Est-ce que vous ne pouvez pas me l'expliquer, ami ?

— Mon Dieu ! Françoise, je ne vois pas trop ce qu'il y a à expliquer là-dedans, si ce n'est que votre père et Mme du Breuil, qui se connaissent depuis longtemps et ont beaucoup de souvenirs communs, aiment mieux en parler que d'écouter *Faust* ou *Carmen*.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, insista Françoise, c'est que...

Rosée fit à ce moment une entrée bruyante qui lui coupa la parole et mit fin, par la même occasion, à l'interrogatoire dont Vernède était menacé.

Cependant, faute de pouvoir poser des questions aux autres, Françoise ne cessait de s'en poser à elle-même et toujours sur le même sujet : les choses qui lui paraissaient anormales et inquiétantes dans la conduite de son père. D'autant plus inquiétantes, qu'attentive et affectueuse comme elle l'était pour lui, elle ne pouvait manquer de constater que sa santé même semblait s'altérer.

Enfin, deux incidents vinrent donner à ces préoccupations vagues une forme plus positive, sans rien lui préciser, néanmoins.

Un soir, dans un bal fort nombreux, comme elle passait d'une salle dans une autre et se trouvait arrêtée par plusieurs groupes qui obstruaient l'entrée, elle entendit le nom de son père prononcé par deux messieurs causant avec animation et dont une simple portière la séparait. Instinctivement, Françoise prêta l'oreille :

— Le baron Mac-Laur ? disait l'un d'eux, tout à fait inconnu à la jeune fille ; Mac-Laur, un vrai casse-cou !... Il faut que cet homme-là soit enragé, je vous dis ! Un père avec deux filles à marier... c'est fou !

Son interlocuteur, que Françoise connaissait vaguement de vue et de nom, entrevit soudain



la silhouette de la jeune fille dont le visage tourné vers eux prenait avec une expression qui le frappa sans doute, car il esquissa un geste pour faire baisser la voix à son compagnon.

Mais celui-ci, se méprenant sur son intention, continua :

— Eh ! quand il m'entendrait ? que m'importe ! Au contraire : la remarque porterait peut-être des fruits salutaires.

— Bah ! répondit le second, n'a-t-il pas Vernède, et Vernède lui-même n'y peut rien ! Que voulez-vous y faire ?

Prenant l'autre par le bras, il l'entraîna dans la foule.

Cette nuit-là, Françoise ne dormit pas. Elle entendait sans cesse bourdonner dans son cerveau les mots étranges et choquants qu'elle avait surpris : « Un casse-cou... il faut qu'il soit enragé... il est fou ! »

Était-ce bien de son père qu'on avait parlé ainsi ? Non, ce n'était pas possible ! Elle-même devait être folle.

Mais, aussitôt, une nouvelle phrase résonnait à son oreille, vibrant comme au moment où elle l'avait entendu prononcer : « Vernède lui-même n'y peut rien !!! »

Il s'agissait donc bien de son père.

Le lendemain, vers le soir, la tête lourde, l'esprit obsédé toujours par les mêmes pensées, elle se dirigea machinalement vers le cabinet du baron pour voir s'il était rentré, et sans savoir au juste ce qu'elle lui dirait dans ce cas.

Au moment où elle posait la main sur le bouton de la porte, le bruit d'une discussion et des éclats de voix l'arrêtèrent ; elle reconnut le timbre net et clair de Raoul Vernède.

— Malheureux ! exclamait-il avec un accent de reproche et de prière, si tu ne t'arrêtes pas, ne vois-tu donc pas où tu vas ! Ce sera la ruine pour toi... pour tes enfants. Tu deviens la proie d'une passion aussi épouvantable que celle du jeu... la même, en somme...

Le baron répondit d'une voix sourde dont les mots ne parvinrent pas jusqu'aux oreilles de Françoise. Tirée de la stupeur qui l'avait tenue fixée à sa place, elle fit un mouvement pour s'éloigner, quand la voix vibrante de Vernède reprit, avec le même accent qui lui faisait peur et la remuait jusqu'au fond de son être :

— Le seul remède, dis-tu, qui pourrait te sauver ? Et tu le repousses de peur de sacrifier tes enfants. Mais comprends, mon pauvre ami, que tu les sacrifies d'une façon infiniment plus complète et plus irréparable !...

Le baron prononça encore quelques paroles qui échappèrent à Françoise, mais où elle crut saisir son nom et les mots : « ne me pardonnerait jamais ».

Cette fois, tout à fait revenue à elle, la jeune fille s'enfuit, honteuse d'avoir écouté, quoiqu'elle ne

l'eût fait que par surprise, et navrée de ce qu'elle avait entendu.

Pour que Vernède parlât ainsi à son père, combien les choses devaient être graves ! Qu'avait-il voulu dire ? Quelle passion, quel remède, quel sacrifice ? Et quel pouvait être le sens de la réponse de son père où il l'avait nommée, elle ?

Cette nuit-là encore, Françoise ne dormit pas. Le matin, en se levant, ses yeux, enfiévrés par cette pénible veille, tombèrent sur la photographie de sa mère posée sur sa table, et son pauvre jeune cœur, torturé d'angoisse et d'incertitude, se fonda d'attendrissement. Des larmes lui montèrent aux paupières, elle joignit les mains :

— Maman ! il y a quelque chose à faire. Je ne sais pas, moi ! il faut que vous me l'inspiriez. Demandez cela à Dieu pour moi, mère, que je puisse vous entendre !

Elle resta un long moment ainsi, dans une contemplation muette, mêlée de prière, devant l'image qui lui reproduisait les traits bien aimés de celle avec laquelle, malgré la suprême séparation, elle vivait en constante et étroite communion. Depuis quatre ans, en effet, pas un acte, pas une pensée de sa vie intime qu'elle ne lui eût soumis, lui rapportant toutes ses décisions, la conservant, enfin, pour arbitre et confidente comme si elle eût été encore douée de vie.

Ce culte passionné, Françoise le renfermait au fond de son cœur ; mais, malgré son caractère concentré et son empire sur elle-même, souvent des actes ou des mots le trahissaient à son entourage. C'est que la mère morte n'avait, en quelque sorte, pas abandonné, pour l'enfant, le foyer de famille : là, elle subsistait, entourée d'une auréole de vénération plus sacrée encore, peut-être, que si elle y eût été vraiment toujours présente.

Ce même jour, en faisant son entrée dans la salle à manger de la famille Mac-Laur, vers la fin du déjeuner, suivant la coutume assez fréquente qu'il avait adoptée depuis quelque temps, Raoul Vernède eut une exclamation inquiète :

— Françoise ! qu'avez-vous, enfant ? êtes-vous malade ? s'écria-t-il ; déjà, hier, j'avais remarqué combien votre visage semblait altéré.

— Ce n'est rien, un peu de migraine, dit Françoise, passant la main sur son front lourd et brûlant, et elle ajouta, avec un petit rire forcé : — L'abus du monde et des plaisirs, sans doute.

— Une migraine ? répéta Vernède qui l'observait attentivement, je sais un remède excellent pour cela et dont vous avez peu usé, il me semble, ces derniers mois : une bonne promenade à cheval, en plein bois, loin de tout bruit mondain, un bain de grand air.

— Je ne demanderais pas mieux, répondit la jeune fille, mais papa est trop occupé, il n'a pas le temps, et vous, ami, qui m'accompagniez autrefois, vous ne me le proposez plus jamais, maintenant.



A ce reproche, Raoul Vernède détourna la tête, mais il reprit presque aussitôt :

— Eh bien ! aujourd'hui, je veux réparer mes torts ; si vous voulez être prête à deux heures, j'arriverai moi-même sur mon fougueux coursier, et nous prendrons, tous deux, la clef des champs. C'est dit ?

Françoise se taisait, regardant Raoul Vernède, hésitante et songeuse, puis, soudain, avec résolution et très grave :

— C'est dit, prononça-t-elle.

Sur ce mot, Vernède l'observa d'un œil plus scrutateur encore.

— Allez, mes enfants ! fit Rosée, pompeuse et très docte ; pendant que vous vous amusez et vous ferez des joues roses, M<sup>lle</sup> Thivet et moi nous irons pâlir aux cours de M. Doumet qui doit nous parler des origines de l'Académie, sur lesquelles il est urgent que je me forme une opinion.

Pour compléter son personnage sérieux, Rosée prit sur la table le lorgnon de son père et le posa sur son nez retroussé, un peu impertinent.

Le baron se joignit au rire général, et caressant la joue de la fillette :

— Allons, allons ! dit-il d'un ton amusé, tes hautes études ne t'ont pas encore trop fait perdre tes couleurs.

Françoise ne quittait pas son père des yeux. Le voir rire la tranquillisait, lui semblait-il, et, cependant...

— C'est Françoise qui pâlit pour moi ! cria Rosée, elle est insupportable, il n'y a plus moyen de la dérider.

Le baron regarda vaguement sa fille aînée :

— Qu'a-t-elle donc ? C'est vrai, elle est bien pâle. Une promenade à cheval ne va-t-elle pas te fatiguer, France ?

Françoise avait rougi sous le regard de son père, elle se leva de table avec vivacité.

— Non, non, cela me fera beaucoup de bien, au contraire, j'en suis sûre. Je vais m'habiller.

Et elle sortit de la salle à manger, heureuse de pouvoir saisir ce prétexte pour se retrouver seule.

## IX

— De quel côté allons-nous diriger nos pas ? demanda Raoul Vernède à Françoise, après avoir mis la jeune fille en selle. Il ne faut pas nous cacher qu'au Bois, à cette heure-ci, nous aurons l'air rococo. Mais cela vous importe peu, sans doute, ainsi qu'à moi.

— Allons au bois de Vincennes, proposa Françoise ; ce sera plus solitaire et beaucoup plus agréable.

— Très bien, au bois de Vincennes ! Je connais un endroit où nous pourrions laisser reposer nos chevaux, si nous voulons marcher un peu pour changer d'exercice.

Françoise montait fort bien à cheval ; elle avait en selle une pose gracieuse et assurée qui la grandissait et faisait ressortir le type particulier, à la fois si féminin et si viril, de toute sa petite personne.

La première partie de la promenade fut silencieuse de part et d'autre. Le brouhaha des rues et des avenues aurait rendu la conversation assez difficile, mais, de plus, Françoise semblait absorbée dans de profondes réflexions et Vernède, sans tenter de les troubler, l'observait à la dérobée, un pli soucieux se creusant entre ses deux sourcils.

Enfin, il pensa qu'il était temps de rompre ce trop long mutisme. En longeant les rives de la Seine, ils avaient gagné ces avenues solitaires et mornes que bordent d'un côté les affreux bâtiments des dépôts de vin, de l'autre la berge pelée, embarrassée d'espace en espace par des accumulations de tonneaux, au milieu desquels, sur une corde attachée à deux piquets branlants, flotte parfois une lessive modeste, sous l'œil d'un enfant barbouillé ou d'un vieillard infirme et éclopé.

— Si le but que vous avez choisi est joli, le chemin qui y mène n'est pas trop gai, Françoise ! observa Raoul Vernède, embrassant d'un geste circulaire de sa cravache le paysage gris et monotone.

Françoise sortit de sa rêverie et sourit en regardant autour d'elle.

— Il y a pourtant des gens qui vivent là toujours ! dit-elle avec un peu d'étonnement.

Puis son visage reprenant son expression sérieuse et méditative :

— Et peut-être ne sont-ils pas plus tristes ni plus malheureux que d'autres.

— C'est possible, répartit Vernède en riant, pour ceux qui sont nés au milieu de ces perspectives indéfinies de tonneaux et de douves, ce qui n'a pas dû, je le suppose, leur développer outre mesure l'imagination. Mais, comme lieu de retraite pour mes vieux jours, j'aimerais mieux autre chose !

— Est-ce qu'on ne peut pas être heureux n'importe où, fit la jeune fille, pourvu qu'on n'ait pas de tourments sur l'esprit et que l'on sente, autour de soi, tous ceux qu'on aime bien heureux ?

— Cela fait pas mal de conditions assez difficiles à remplir n'importe où, ma pauvre Françoise ! répondit son compagnon, souriant ; mais d'où vous vient aujourd'hui une humeur si philosophique ? Est-ce un effet de votre migraine, du temps ou du paysage ?

— Je... je ne sais pas.

Elle aurait voulu parler et ne pouvait s'y décider. Dans son dépit de se sentir si peu de courage, elle appliqua un léger coup de cravache à sa monture, qui prit le trot. Vernède mit la sienne au même pas et, sans plus renouer de conversation suivie, ils atteignirent le bois



Le printemps se montrait, cette année-là, très hâtif; quoiqu'on fût encore peu avancé dans la saison, les bourgeons, gonflés de sève, éclataient de toutes parts au milieu des branches, mouchant d'une note vert tendre, très gaie, les masses grises des buissons et des hautes futaies.

A travers les ramures encore veuves de feuillage, les horizons se dessinaient, se fondant dans de lointaines perspectives; l'eau bleue des lacs miroitait au soleil, autour des îles coquettes, avec leurs ponts suspendus, leurs grottes, leurs cascades; et les silhouettes des constructions pittoresques : chalets, temples, colonnades ou chaumières, s'esquissaient, çà et là, dans l'épaisseur des massifs.

Les promeneurs étaient rares; très peu de voitures et pas un cavalier. Françoise n'aurait guère pu désirer solitude plus profonde.

Les chevaux, un peu fatigués par la côte montée au trot, soufflaient bruyamment.

— Laissons-les se reposer dans l'endroit que vous connaissez, ami; j'aimerais marcher, maintenant.

Quelques instants après, débarrassés de leurs montures, ils continuaient leur promenade à pied.

Françoise, son amazone relevée sur son bras, allait d'un pas pressé; elle vit un petit sentier qui s'écartait de la route fréquentée et l'enfila, suivie par son compagnon, qui lui disait en riant :

— Mais, France, vous êtes infatigable ! A peine descendue de cheval, vous prenez le pas gymnastique !

Elle se retourna et le regarda, si grave et si triste, que le sourire s'effaça de ses lèvres.

— Ma petite Françoise, commença-t-il.

Mais elle ne lui laissa pas le temps d'achever sa phrase; elle prit son bras et, d'une voix basse, très nette, que l'émotion ne faisait pas trembler, mais rendait plus pénétrante, elle lui dit :

— Et maintenant, ami, que nous sommes bien seuls, dites-moi... dites-moi le secret de papa.

— Le secret de votre père, enfant ! exclama Vernède; et essayant encore de l'enjouement, car l'inquiétude qui remplissait les yeux de la jeune fille lui faisait mal : — si c'est un secret, comment puis-je vous le dire ?

— Oh ! vous le pouvez, et il faut que vous me le disiez. C'est un secret terrible, je le sens bien, mais je veux le connaître; je veux savoir tout... J'en sais déjà plus que vous ne croyez, ami...

— Que savez-vous donc, chère Françoise ? Ou plutôt quel soupçon, plus ou moins motivé, vous a mis l'esprit dans une telle agitation ? questionna Raul Vernède, doucement.

Françoise rougit; mais le regardant avec la franchise complète et la confiance qu'elle lui avait toujours témoignées :

— Je sais, j'ai entendu... Je vais tout vous dire...

Et, sans négliger le moindre détail, elle lui

conta la conversation surprise au bal et le fragment de discussion, entre lui et son père, qu'elle avait entendu à travers la porte.

— J'ai honte de vous avouer cela; je sais que j'aurais dû m'en aller, ne pas écouter une minute, mais j'étais déjà tellement inquiète !... Il est si changé, ami, depuis plusieurs mois, si changé avec nous, si changé comme santé ! Cela ne peut pas continuer; et s'il y a quelque chose à faire, comment le puis-je, ne sachant rien ? Vous voyez bien qu'il faut que vous me disiez tout.

Vernède l'écoutait sans l'interrompre, marchant auprès d'elle et la contemplant avec tristesse :

— Pauvre enfant, c'était donc cela ? Je le soupçonnais, depuis quelque temps, en vous voyant si assombrie... Mais j'espérais toujours pouvoir détourner l'orage et vous épargner l'épreuve. Je crois, maintenant, que vous avez raison et qu'il vaut mieux parler. Je vous sais brave, Françoise, et je suis sûr que ce qu'il sera dans votre pouvoir de faire vous l'accomplirez... même s'il faut un sacrifice.

Françoise inclina la tête.

— Si je parais accuser mon ami, continua Vernède, je sais que vous m'écoutez avec tout le respect qu'une enfant doit garder pour son père, même devant ses erreurs... d'un père comme le vôtre, surtout, dont tous les torts viennent d'un cœur trop faible.

Il s'arrêta et reprit, après un instant de silence :

— Vous savez, Françoise, que votre père s'est toujours plus ou moins occupé d'affaires de Bourse, mais tout à fait indirectement du vivant de votre mère; elle le défendait contre l'attrait beaucoup trop vif que ce genre d'occupation a toujours eu pour lui. Depuis sa mort, le chagrin, la solitude, justement parce qu'il les ressentait avec plus d'intensité qu'un autre, l'ont amené graduellement à se jeter, pour s'en distraire, dans le feu de ces opérations dangereuses. Il y a mis d'abord une certaine prudence, puis l'entraînement est venu, puis la griserie du succès et celle de l'échec, presque plus stimulante encore... J'ai fait ce que j'ai pu pour l'arrêter, l'enrayer dans cette voie funeste; j'ai échoué !... A tous mes raisonnements il répondait qu'il voulait s'étourdir, s'absorber l'esprit jusqu'à l'oubli, jusqu'au vertige... Que voulez-vous ? c'est une passion cela... une folle passion, absolument comme celle du jeu. Chaque jour, la chose devient de plus en plus irréversible; maintenant, des influences déplorables agissent sur lui et le poussent sans cesse aux plus hasardeuses spéculations. C'est l'histoire de tous les joueurs : il veut rattraper le lendemain ce qu'il a perdu la veille... Et il a déjà beaucoup perdu... Il conserve encore les apparences; pourtant sa fortune, le patrimoine sur lequel vous auriez eu le droit de compter, votre sœur et vous, est fortement compromis... Il le voit et s'en désespère, mais n'a pas la force de s'arrêter... il dit que



cela lui est devenu nécessaire, comme à un autre de se morphiner... Vous pleurez, pauvre enfant !

Françoise porta sa main libre à ses yeux, et de grosses larmes débordèrent sur ses joues pâlies ; en les voyant couler, une forte émotion passa sur le visage de son compagnon. Comme la jeune fille gardait le silence, il reprit d'une voix basse et attendrie :

— C'est une rude épreuve, ma pauvre chère petite ! Bien pénible pour moi aussi, je vous assure... à cause de vous. Vous le savez bien, n'est-ce pas ?

Françoise ne répondit pas, mais lui pressa le bras.

— Cependant je dois ajouter, pour la justification de votre père, continua-t-il, qu'il n'a pas touché à la fortune personnelle de votre mère, même pas à ce dont il aurait pu disposer. C'est une garantie qui doit vous faire envisager les choses avec plus de calme.

— Ah ! que m'importe l'argent ! s'écria Françoise avec véhémence ; qu'il prenne tout ce qu'il voudra, mais qu'il ne soit pas si malheureux. Ce qui me désespère ainsi, c'est de penser qu'il souffre tant ! à tel point, vous le disiez tout à l'heure, qu'il veut s'empêcher de penser, s'étourdir jusqu'au vertige... Et nous ! nous, ses enfants, nous ne pouvons donc pas le consoler un peu, lui rendre au moins sa solitude supportable ?... Peut-être n'ai-je pas été assez bonne, assez affectueuse... n'ai-je pas fait tout ce que j'aurais dû faire... tout ce qu'elle m'avait recommandé de faire pour lui.

— Non, non ! ne pensez pas cela, chère Françoise, ce serait une injustice envers vous-même. Je vous ai vue à l'œuvre ; vous avez été la plus attentive, la meilleure des filles, vous y avez mis toute votre intelligence et tout votre cœur ; vous ne pouviez rien de plus, pauvre enfant.

— Et cependant... puisque je n'ai rien su empêcher... je n'ai donc pas rempli ma mission !

— Voyez-vous, reprit Vernède, la voix un peu hésitante et avec une sorte de gêne qui échappa à la jeune fille, il y a là-dedans une question de caractère : certaines natures trouvent leur force dans le sentiment d'une protection qu'elles exercent ; d'autres, au contraire, ont besoin de se sentir protégées elles-mêmes. Votre père est de ces dernières. C'est pourquoi, bien qu'il vous aimât tendrement, vous ne pouviez pas le sauver de lui-même, vous ne pouviez pas avoir l'autorité nécessaire pour cette mission-là.

— Que faire alors, ami, que faire ? gémit Françoise, tournant vers lui des regards désespérés. Si sa santé, au moins, n'en souffrait pas ; mais vous devez voir, comme moi, combien il est changé.

— Oui, il est très changé ; il se mine, naturellement... Je ne puis vous cacher la vérité, Françoise, il faut que vous sachiez que la situation est très grave, beaucoup plus grave que vous ne pouvez l'imaginer, vous qui n'avez aucune idée des ques-

tions d'argent. Encore quelques mois de ce même train et votre père, pour faire face à ses affaires, peut se trouver forcé de mettre son hôtel en vente. Il me l'a avoué l'autre jour.

La jeune fille demeura atterrée :

— Vendre l'hôtel ! la maison où nous avons toujours vécu ! où elle est...

Françoise s'arrêta, n'achevant pas sa pensée ; mais Vernède devina ce qu'elle taisait, et la compassion peinte sur son visage s'accrût encore.

— Il compte parer à ce désastre par d'heureuses spéculations, poursuivit-il, semblant faire effort sur lui-même pour continuer ce pénible entretien ; mais, Françoise, après tout ce que je vous ai confié, il est inutile d'ajouter que c'est à toute spéculation, heureuse ou malheureuse, qu'il faudrait le soustraire, et cela sans plus tarder.

— Puis-je lui parler ?... balbutia-t-elle, le supplier...

Vernède secoua la tête :

— Ce qu'il lui faudrait, c'est un changement de vie qui l'arracherait à lui-même en modifiant toutes ses conditions d'existence...

— Comment faire cela ? demanda la jeune fille, ouvrant de grands yeux désolés.

Cette fois, Vernède ne répondit pas de suite ; tout en marchant, il cinglait les buissons du bout de sa cravache, et son attitude trahissait un embarras tout à fait anormal chez un homme de sa trempe et de son caractère.

Françoise le regardait, buvant d'avance ses paroles.

— Pour accomplir ce dont nous parlons, reprit-il enfin, il faudrait, je vous le répète, une autre influence que la vôtre... En résumé, une seule personne pourrait prendre assez d'empire sur lui pour l'arrêter au point où il en est...

— Une seule personne ? murmura machinalement Françoise.

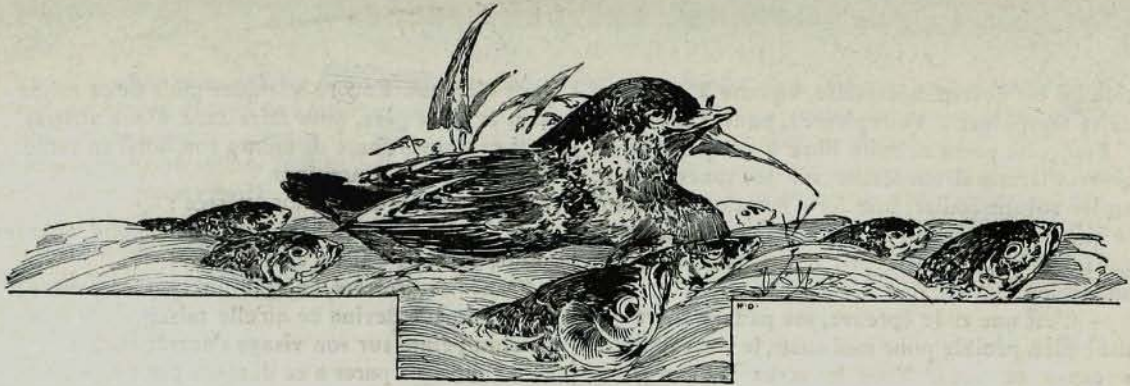
— Oui, continua Vernède, en serrant plus fort contre lui le bras de la jeune fille. Il est quelqu'un dont l'amitié n'a jamais fait défaut à votre père, une amitié intelligente et forte, remontant à son enfance et dont le lien s'est encore resserré pendant ces dernières années... Quelqu'un, enfin, qui sait parfaitement le comprendre et qui saurait se servir de l'affection très grande qu'il lui porte lui-même pour l'éclairer, le retenir et le sauver... Mais, pour remplir ce rôle, le titre d'amie n'est pas suffisant, il faudrait qu'elle en prit un autre... celui d'épouse...

— D'épouse ! répéta Françoise comme un écho, et elle s'arrêta subitement. Mon père se remarier ! Ce n'est pas possible, il ne songe pas à pareille chose !... C'est vous qui faites cette supposition, ami, acheva-t-elle presque tout bas.

M.-A. ALHIX.

(La suite au prochain numéro.)





## Causerie de Quinzaine



Nous voici en plein Carême, chères lectrices, et comme nous nous demandions comment allier le sérieux de ce temps de prière et de pénitence avec la gaieté qui convient à vos âges, il nous est revenu en mémoire un mot de M. de Morny qui nous paraît fort en situation.

Le duc venait d'être nommé président du Corps législatif; son chapelier vint prendre ses ordres.

— Comment coifferai-je monsieur le duc? dit l'artiste; à situation nouvelle, chapeau nouveau. Voyons, il faudrait... il faudrait...

Et le duc l'interrompant :

— Voilà ce qu'il faut : un chapeau sérieux avec un peu de gaieté sur les bords.

Le programme vous convient-il, amies lectrices? essayons-en.

En ces jours de maigre, rarement appréciés par nos seigneurs et maîtres, avez-vous, quelquefois, envié le calme qui doit régner aux époques d'abstinence dans les familles végétariennes? Là, le Carême ne change rien à la vie matérielle, et Pâques n'est pas attendu comme une délivrance; mais je crois qu'il y a peu d'hommes végétariens; on cite le docteur Bonnefoy qui vient de mourir et M. Francisque Sarcey qui n'est pas un *pur* puisqu'il mange du poisson et des œufs, ce qui sort du strict programme. Nous avons vu au moment de l'Exposition deux ou trois restaurants végétariens avec l'estampille officielle : ils n'ont guère prospéré; en Angleterre, c'est autre chose, le végétarisme a des hôtels, des restaurants fréquentés; il a, pour organes, un grand journal : *the Vegetarian Messenger*, et beaucoup de petites feuilles le préconisent; les annonces sont pleines de piquant : des

institutrices demandent des places dans des familles végétariennes pour s'entraîner; on propose des nourrices s'abstenant complètement de chair animale, etc. Comment peut-on varier cette nourriture, me direz-vous? On y a pourvu par la publication d'un calendrier avec menus variés composés par le docteur Bonnefoy.

En voici un extrait :

*Dimanche matin* : Soupe aux herbes, pommes de terre, salsifis, sauce Béchamel; compote, pudding aux fruits.

*Le soir* : Beurre, fromage, beignets, saccharins, divers fruits.

*Autre menu* : Soupe aux œufs, haricots blancs, salade, grenouilles aux épinards, gâteau rhubarbe.

Boissons : bière, hydromel.

Eh bien! si vous voulez mon sentiment, une heure après avoir fait ces repas-là, on doit mourir de faim et demander à recommencer; aussi tous les végétariens engraisseront-ils à vue d'œil, même ceux et celles qui le sont par vocation religieuse! Les carmélites, à visage émacié, sont rares et le véritable portrait de sainte Thérèse d'Avila est loin de la maigreur extatique que notre imagination lui donnerait volontiers. Continuez donc à manger comme tout le monde, chères lectrices, si vous voulez conserver vos jolies tailles.

A propos de jolies tailles, combien je me reproche d'avoir médité de la science dans notre dernière Causerie; la voici qui débarrasse l'humanité de ses bosses ou plutôt de ses bossus. L'opération libératrice est naturellement délicate et compliquée; le traitement demande une immobilité de plusieurs mois, mais, lorsqu'il est terminé, on est droit comme un I. Quelle joie de penser que dans quelques années les seuls bossus seront les polichinelles; avoir une infirmité impossible à cacher et obligeant à avoir de l'esprit, c'est se sentir deux fois infirme. La ressource de se dire contrefait — selon l'avis donné par M. Villemain



à un bossu mal doué — sauvait de la nécessité d'être spirituel ; mais la bosse restait et que de tristesses demeuraient avec elle !

Si la science fait chaque jour des progrès, il ne nous semble pas qu'aucune manifestation extraordinaire d'art ait surgi dans les petites exhibitions d'à côté qui préparent maintenant, chaque année, les deux grandes expositions du mois de mai : quelques belles toiles de Carolus Duran et d'Henner, quelques très vivants portraits de Bonnat et de Benjamin Constant retrouveront ailleurs le succès qui les a accueillis rue Volney et rue Boissy-d'Anglas ; mais combien d'autres devront se contenter de cette courte apparition et retourner aux ateliers d'où ils viennent ! Ce n'est pas cependant que les bonnes peintures ne soient pas appréciées ; quand un fusain de Millet trouve acquéreur à 22,000 francs, peut-on dire que la peinture est dans le marasme ?

Bien plus modeste mais fort intéressante l'Exposition du Musée pédagogique, rue Gay-Lussac. M<sup>lle</sup> Koenig, inspectrice générale de l'enseignement primaire, désireuse de donner le goût des travaux à l'aiguille aux élèves des écoles normales, a eu l'idée d'y faire habiller deux ou trois cents petites poupées dans les toilettes des bourgeoises ou des paysannes de chaque province.

L'appel a été entendu et de tous côtés sont arrivés paysans et paysannes, tels qu'on les voit aux marchés du pays, bourgeoises du siècle passé se rendant à l'église en grande toilette, contrebandiers pyrénéens, Bretonne aux corsages serrés par des épingles remplaçant les agrafes, Alsaciennes portant le deuil de la patrie avec leurs grands rubans noirs éplorés ; puis des envois des écoles du Tonkin et de la Cochinchine et enfin bon nombre de costumes historiques très fidèlement copiés.

Que ceux-là sont suggestifs ! De même qu'il suffit à un savant du fragment d'un animal pour le reconstituer en entier, un débris de la vie d'autrefois fait surgir devant nos yeux mille scènes d'antan. Il y a quelques mois, dans une ville de l'Ouest, nous vîmes passer une chaise à porteurs ; fort ancienne d'apparence, elle était laquée vieux bleu avec encadrement marron ; sur les panneaux, une couronne de marquise et des armoiries de nuances éteintes et d'ors effacés. L'intérieur, capitonné de velours d'Utrecht jaune, exhalait un vague parfum d'iris ; les vitres étaient voilées de rideaux en taffetas bleu foncé. La chaise fut déposée sous le porche de l'église, il en sortit une

très vieille dame qui, à tout petits pas, gagna le sanctuaire ; et nous pensions à ses devancières, grandes dames de l'autre siècle : elles passaient devant nous, gracieuses et souriantes, enveloppées de falbalas, perchées sur de hauts talons, têtes poudrées, du rouge aux joues... elles avaient vraiment grande allure, car en ce temps-là on apprenait à marcher et le salut avait toute une gamme de nuances. A l'abbaye de C\*\*\* on enseignait trois degrés d'inclinaison : la révérence de cour, le salut à la ville et, pour la campagne, le *salut de bonté*. Dans un coin de la vaste salle où se prenaient ces leçons de maintien, il y avait une vieille berline « surnommée par les élèves *la voiture des grâces* » ; chacune à son tour apprenait à y monter et à en descendre avec des mouvements harmonieux, donnant la main au vieux professeur.

Les voyez-vous, ces fillettes, étriées dans leur uniforme de bure violette, s'arrêtant un instant sur le haut du marche-pied et rêvant du jour où elles descendront des carrosses du roi, en toilette de gala, appuyées sur le prince charmant qui les aura faites duchesses ou marquises ? Pour le moment, où est-il le prince charmant ? page du roi, écolier dans quelque grand collège, étudiant au fond d'un vieux château sous la garde d'un docte professeur ? en tous cas, il est loin et la fillette doit se contenter de l'aide du maître à danser. Celui-ci se croit un vrai personnage, il dit couramment : « Il y a dix ans, il y avait trois Zéphyrus en Europe, j'en étais un ! » Pauvre homme ! la sarabande lui semblait une danse un peu légère et la vue de cet étonnant pêle-mêle qui a nom : quadrille américain, l'eût certainement tué net ! Ainsi remontions-nous le cours des siècles, lorsqu'une petite toux sèche nous ramena à la réalité : la vieille dame s'installait dans la chaise ; les porteurs, remplaçant les laquais de jadis, l'emportaient lourdement et tout disparaissait bientôt dans la brume d'une matinée de septembre.

La foule sortait de l'église ou se séparait avec de vigoureux *shake hands* aux voisins et amis ; à grandes enjambées les femmes grimpaient sur les sièges élevés des mails, quelques-unes même enfourchaient des bicyclettes ; je vous le dis en vérité, chères lectrices, la montée dans la voiture des grâces ne fait plus partie du programme d'éducation.... mais cela n'empêche pas le prince charmant d'apparaître un jour ! rassurez-vous.

EDMÉE.







## DEVINETTES

### Mots en losange syllabique

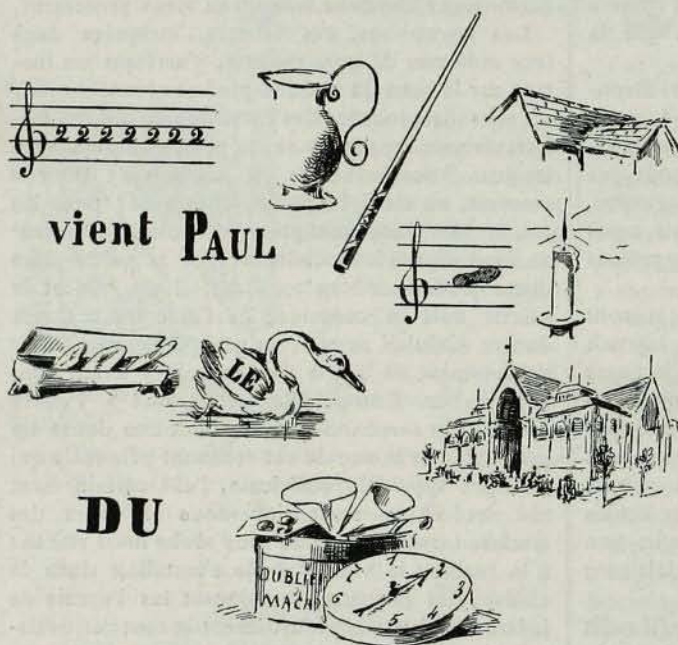
Fleuve d'Italie. — Fleur printanière. — Ecole supérieure. — Petit bateau. — Conjonction ou pronom.  
(Ancienne abonnée.)

### Enigme

Quand je marche au labeur, mes dents me font passage,  
Et toujours en mordant je me laisse agiter,  
Mais mon corps maigre et plat rend un bon témoignage  
Que tout ce que je prends ne me peut profiter.

(Liane rose.)

### Rébus



### Mots en flacon

Verticalement : Le contenu du flacon.

Horizontalement : Où se trouve le contenu de mon flacon. — Plante textile. — Quadrupède. — Veut dire chant. — Au Maroc. — En cet endroit. — Interjection. — Moyen détourné. — Couvert. — Pour les douleurs. — Gagner tout l'enjeu d'un joueur. — Diminuer. — Artiste... quelquefois. — Trop gros.



(Bruyères bretonnes.)

### EXPLICATION DES DEVINETTES DE FÉVRIER

Mots en écran :

V V  
A L A  
L L L  
E I E  
R N R  
E T E  
E L E  
L O U  
D U  
N

Paroles célèbres : Après la mort de Guise, une procession entra à Sainte-Geneviève, et ceux qui la for-

maient éteignant les cierges s'écrièrent et prononcèrent les paroles demandées.

(Anquetil.)

Mots en croix : Cymbales. — Tambour.

Mots en ailes de moulin :

ROCH  
OIE  
CE  
H A H  
ARA H  
MARSEILLE  
F A I L  
P O S I  
PAR E  
FORT

Epitaphe : Ronsard.

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C<sup>ie</sup>, 41, rue de la Victoire.